

A black and white photograph of a woman with dark, wavy hair, wearing a black leather jacket, smiling and looking towards the camera. She is being embraced from behind by a shirtless man whose face is partially visible, looking down at her. The background is a plain, light color.

Toute résistance est inutile

Cora Carmack

Cora Carmack

Toute résistance est inutile

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maïca Sanconie

La Martinière
FICTION

Du même auteur,
aux éditions de La Martinière :

Ce si joli trouble
2014

Une si parfaite comédie
2014

Une si troublante attention
2015

Photographie de couverture : © B
Édition originale publiée en 2013 sous le titre *All Lined Up : A Rusk University Novel*
par HarperCollins Publishers, New York.

© 2014, Cora Carmack,
Tous droits réservés.

Pour la traduction française :
© 2016, Éditions de La Martinière,
une marque de La Martinière Groupe, Paris.
ISBN : 978-2-7324-7883-8

www.lamartinieregroupe.com

Chapitre 1

Dallas

Au Texas, il y a deux choses que les gens aiment plus que tout : le football américain et les ragots. Et ces deux choses ont toujours décidé de mon existence.

— À mon avis, Stella, ce n'est pas une bonne idée.

Stella tire sur son T-shirt, non pour arranger sa tenue mais pour accentuer son décolleté – pas très rempli mais deux fois plus que le mien, je dois le reconnaître.

— Justement, réplique-t-elle en soupirant. On est à la fac, maintenant. L'objectif, c'est tout ce qui n'est pas une bonne idée. Surtout un vendredi soir.

— Parle pour toi. Tes parents ne travaillent pas ici. Si jamais mon père l'apprenait...

C'est notre premier week-end sur le campus et la première fois que je vais à une fête d'étudiants. On entend la musique à cent mètres. Ou plutôt on sent les vibrations de la musique. Stella s'arrête brusquement et tire mon bras pour m'obliger à la regarder – normal, elle mesure vingt centimètres de moins que moi.

— Attends, on va éclaircir ça tout de suite. Personne ne va rien dire à personne, chérie. Tu sais combien on est, sur ce campus ? Environ dix mille. Et toi, tu n'es qu'un petit poisson dans cet océan. Alors lâche-toi un peu ! On n'est plus au lycée.

Comme si c'était aussi simple !

Je tremble en imaginant la réaction de mon père. Le peu de liberté qu'il m'a accordée disparaîtrait plus vite que l'eau chaude des douches de ma résidence d'étudiants après 7 h 30. Pour Stella, au contraire, si quelqu'un nous dénonce, sa mère la félicitera, vu qu'elle est aussi déléguée que sa fille !

Dire que pendant un mois j'ai été sur un petit nuage en fantasmant sur ma vie à la fac. Rusk n'est pas l'université de mes rêves, loin de là, mais je pensais enfin être libre. Prendre des décisions sans que mon père en soit aussitôt informé. J'avais attendu la fin du lycée comme si j'avais un couteau planté dans le ventre, sans possibilité de l'enlever avant la remise des diplômes. Puis, patatras. Fin mai, il a fallu qu'on propose à mon père le poste d'entraîneur de l'équipe de Rusk.

Depuis, j'ai toujours l'impression d'avoir ce couteau dans le ventre.

Autre endroit, même supplice.

À moins que je ne fasse quelque chose pour me libérer.

Oui, mais non. C'est plus facile d'être malheureuse. Plus facile de me libérer du bras de Stella que de provoquer un méga-conflit paternel.

— Tu rêves ! je rétorque. Il suffit qu'une personne en parle à quelqu'un, qui le répète à quelqu'un d'autre, à l'église, au gymnase ou à la cafète, et je suis cuite.

Stella me jette un regard exaspéré.

— Non mais, c'est pas vrai ! Quand est-ce que tu vas arrêter d'avoir peur de ton père ? Tu veux rester vierge jusqu'à ta dernière année de licence ? Finir tes jours avec une douzaine de chats dans un petit pavillon et recevoir uniquement des profs de fac ? Juste pour un diplôme à la con qui ne te servira à rien ? Juste pour obéir à papa ?

Touché.

Elle a raison sur *presque* tout, sauf sur la question de ma virginité. Elle serait furieuse si elle savait... J'ai toujours voulu lui en parler, mais c'est loin d'être mon meilleur souvenir. Et, plus j'ai attendu, plus c'est devenu facile de prétendre que ça n'était pas arrivé.

Je soupire.

— Merci pour tes prédictions.

— Écoute la voix de la raison, Dallas Cole ! Amuse-toi tant qu'il en est encore temps !

— La voix du démon, oui.

Stella éclate de rire et me donne un coup de coude dans les côtes.

— OK, j'accepte ce rôle !

Sa gaieté est contagieuse.

Je contemple le bâtiment au bout de l'allée. Toutes les maisons des associations d'étudiants sont de vieilles demeures de style colonial couvertes de lierre et ornées de majestueuses colonnes blanches. Elles ont l'air très respectables – probablement pour cacher qu'en réalité ce sont des lieux de débauche totale !

Stella a raison. Le mot « débauche » m'est venu spontanément à l'esprit. Je vais finir en mémère à chats, en vieille fille acariâtre qui criera des insultes aux passants en agitant sa canne.

Pour ma défense, je préciserai que j'ai un sérieux handicap.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, être la fille de l'entraîneur n'est absolument pas un avantage. Être capable de tenir une conversation sur le football américain comme une pro ne m'a jamais aidée à faire des touches.

Au lycée, la plupart des mecs avaient une peur bleue de mon père. Ou pire. Ils se comportaient avec lui comme des toutous devant un os.

Même si j'arrivais dans cette fête en sous-vêtements, il est fort probable qu'un idiot viendrait me demander des nouvelles de mon père, insisterait pour connaître ses projets pour la saison ou savoir combien de trophées décorent les étagères de notre salon.

Stella claque des doigts devant mon visage.

— Allô, Dallas, ici, la Terre ! Ne me dis pas que tu as *vraiment* peur d'entrer dans cette maison ?

Je lève les yeux au ciel – une habitude, chez moi, surtout avec Stella.

— Je n'ai pas peur, je suis simplement... pas très optimiste.

— Rabat-joie, tu veux dire ?

Je feins de lui donner un coup de poing sur l'épaule.

— Mais non, voyons... Je me demandais si je n'aurais pas dû arriver en petite culotte.

— Ah ! voilà ce que j'aime entendre. Dix points pour ta créativité !

— Bon, allons-y. Qu'on en finisse !

Stella s'élançe devant moi. J'adore cette nana. C'est ma meilleure amie mais, honnêtement, je ne sais pas du tout pourquoi. Elle est extravertie alors que, moi, je préfère la

compagnie des livres à celle des gens. *Tout* sauf les gens en fait. Je suis timide. Le genre réservé-pas commode.

Le cœur serré, je la regarde franchir la porte de l'enfer comme si c'était le paradis. C'est quoi, mon problème ? Pourquoi suis-je si différente ?

Pourquoi n'avons-nous pas la même notion du bien et du mal, du cool et du non-cool ? Sans parler du fait qu'un gouffre nous sépare : Stella *adore* le football américain.

Quand je dis « adore », je suis en dessous de la vérité. C'est une groupie, une fanatique enragée. Elle assiste systématiquement aux rencontres et regarde les matchs à la télé. Elle suit l'actualité sur les blogs de foot américain et discute avec à peu près un milliard de joueurs sur Twitter. Si le destin ne l'avait pas condamnée à être un petit lutin d'un mètre cinquante-deux, elle aurait déjà intégré une équipe féminine. Et si ça se trouve, elle y parviendra ! Car Stella est une force de la nature.

Moi aussi, je vais aux matchs et j'en regarde à la télé. Je connais les noms des joueurs et les subtilités des stratégies, des points marqués et de tout le tintouin. Mais pas parce que j'adore ça. En fait, je vis avec depuis toujours. Partout où j'ai habité, dans les établissements que j'ai fréquentés, le foot était la seule chose qui ne changeait jamais. Et lorsqu'on passe autant de temps à fréquenter un milieu, soit on l'adore, soit on le déteste.

Je vous laisse deviner dans quelle catégorie me classer.

Stella se retourne et affiche un air surexcité. Je serre les poings.

Courage, Dallas, faut y aller...

Dans le vestibule, une douzaine de personnes nous regardent passer d'un air indifférent. Je sens mes épaules se détendre un peu.

Un rugissement s'élève à ma droite. Je pivote dans cette direction. Dans la salle voisine, deux rangées de personnes se font face. Une des rangées est armée. De fusils à eau, plus précisément. Mais, à en juger par les acclamations qui résonnent lorsque le camp armé commence à tirer, je devine qu'ils lancent de la bière et non de l'eau : ils visent les bouches ouvertes de l'équipe d'en face.

— Ouais ! Super ! s'écrie Stella par-dessus les basses de la musique.

À noter sur ma liste de survie à la fac : *Rester loin, très loin des fusils à bière.*

Avec ma chance, on me tirerait en plein dans l'œil.

Un type passe en courant devant nous, vêtu d'un tutu rembourré au niveau de la poitrine et coiffé d'une perruque rousse. Stella fixe ostensiblement mes cheveux roux.

— Dallas, j'ai trouvé le jumeau que tu n'as jamais connu. Avec tutu intégré.

— Quelle coïncidence ! Moi aussi j'ai trouvé ta jumelle. Regarde !

Je désigne une fille soutenue par deux comparses qui l'aident à gagner la porte.

— Une fêtarde complètement torchée, je poursuis.

— Retire ce que tu viens de dire ! Fêtarde d'accord, mais pas torchée...

— Et moi, je ne suis pas un travesti.

Elle grimace.

— Tu as raison. Il avait des nichons bien trop gros pour être ton jumeau...

Je lui donne une bourrade, mais nous éclatons de rire toutes les deux en même temps. Et soudain je me sens à l'aise parce que, finalement, personne ne me prête attention. Stella ne m'a pas menti.

— Dallas ! Alors, c'est vrai, tu es inscrite ici ! Et tu t'es décidée à faire la fête ? J'y crois pas !

Zut. J'ai parlé trop vite.

Il n'y a qu'une chose au monde que je méprise plus que le foot, et cette chose est en train de descendre l'escalier en se dirigeant vers moi.

Je jette un regard affolé autour de moi : bannières avec les symboles de l'association, sol jonché de verres en carton. Un type passe dans mon champ de vision, déguisé en femme de chambre. Il traîne un sac-poubelle. Ah oui, le bizutage ! J'oubliais. L'horreur absolue.

Non, l'horreur, c'est la voix que je viens d'entendre.

Problème : si j'ignore le garçon à qui elle appartient, cela voudra dire qu'il ne m'est toujours pas indifférent. Et là, *pas question*.

Je me retourne.

Levi – mon ex – est affalé sur la rampe d'un magnifique escalier. Deux filles, assises à ses pieds, me lancent des regards furieux.

Derrière moi, quelqu'un crie :

— Prêt ? Armez... Feu !

La bière jaillit à nouveau des fusils.

— Levi ! je marmonne. Ben voyons ! Là où il y a de l'alcool et des conneries à faire, on est sûr de te trouver...

Il se décolle de la rampe et descend les marches en vacillant. J'étais tombée raide amoureuse de lui en seconde. Je le suivais partout, je gravais nos noms sur les tables de la cafété, je l'applaudissais aux matchs, j'étais à son bras au bal du lycée...

Ces souvenirs me donnent la nausée, maintenant. Mais, comme Stella le dit toujours, rétrospectivement on comprend tout et c'est trop tard.

— Allez, toi aussi tu es venue pour ça, non ? réplique-t-il en s'avançant vers moi. Ce qui veut dire que tu es venue pour moi !

Pouah ! J'ai eu ma dose de Levi Abrams pour le restant de mes jours.

Heureusement, Stella s'est rapprochée de nous.

— Elle aimerait mieux se passer le corps au papier de verre, déclare-t-elle d'une voix si glacée que même moi j'en frissonne.

Je hoche la tête et arbore le sourire le plus faux de tout mon arsenal.

— Et, après, me plonger dans un bain de jus de citron, j'ajoute.

Levi me rend mon sourire. Ce salaud a l'air d'apprécier les injures.

Il semble encore plus grand et costaud que la dernière fois que je l'ai vu. Mais ce n'est pas seulement une question de muscles. Lorsqu'il fait un geste pour me toucher les cheveux, même ses mains me paraissent plus larges que dans mes souvenirs. Ce sont des mains d'homme, et non plus d'adolescent. À moins que son ego surdimensionné n'ait fait gonfler le reste de son corps.

Ce qui ne m'étonnerait pas du tout.

Je savais que Levi était à l'université de Rusk quand j'ai choisi de m'y inscrire. Forcément, puisqu'il est le quaterback vedette de l'équipe de la fac. Mais, sur un si grand campus, je ne pensais pas l'y rencontrer.

Comme je me recule, Levi se détourne avec un petit sourire narquois et lance :

— Réfléchis, Dallas. Je suis là, tu es là... On pourrait repartir de zéro.

Repartir de zéro alors que rien n'a vraiment changé ? Impossible. Personne ne le sait mieux que moi, ballottée de ville en ville depuis pratiquement ma naissance. Levi est toujours un gros beauf qui ne pense qu'à lui.

Et mon père continue de croire que la paternité consiste à me traiter comme un membre de son équipe.

Et moi...

Moi, je suis coincée, une fois de plus, au Texas avec papa, dans cette fac pourrie avec un programme de danse bidon.

Avec l'ex qui m'a brisé le cœur et me propose de revenir à la case départ.

Vive la fac, quoi.

Cette fois, c'en est trop, je pars.

Stella me retient en s'accrochant à ma taille, mais elle fait la moitié de mon poids. Résultat : je la traîne derrière moi comme un saint-bernard traînerait un caniche. Ou presque.

— Eh ! proteste-t-elle. Stop ! Avertissement !

J'hésite un instant, sans m'arrêter pour autant.

— J'ai dit : « Avertissement ».

Cette fois, je m'arrête.

Merde.

Stella et moi avons passé un accord qui nous a aidées à rester amies en dépit de nos personnalités opposées. C'est un système d'observation réciproque afin que je tempère son côté débridé et qu'elle m'encourage à prendre la vie à la légère.

Un système qui a fait ses preuves.

Ainsi, lorsque Stella est arrivée ivre le jour de l'examen d'entrée à l'université, je me suis contentée de lui dire « Avertissement », et elle s'est inscrite pour l'examen de rattrapage. Pas besoin d'explications ni rien. À la deuxième session, elle était sobre, fin prête, et a décroché de bonnes notes.

De mon côté, lorsqu'elle crie « Avertissement », je dois comprendre : « Ne fais pas ta sainte-nitouche ET ne sois pas lâche. Signé : Stella Santos. » Ce qui a tendance à m'attirer pas mal d'ennuis, comme la fois où, à la suite d'un Avertissement de Stella, nous avons entouré une maison de papier toilette, puis avons collé des serviettes hygiéniques sur la vitre de la porte d'entrée. Manque de bol, Stella avait oublié de se renseigner, et la maison en question appartenait à un policier. Lequel n'a pas franchement apprécié notre décoration.

L'Avertissement n'a qu'une seule et unique exigence : écouter l'autre.

Aussi je fais volte-face, et mon coude manque de peu le crâne de Stella.

— Bon, très bien. Je reste encore un peu.

Elle me lâche enfin.

— Oublie ce mec, Dallas. Je ne pensais vraiment pas le voir ici, on m'avait dit que les sportifs n'entraient jamais dans les associations d'étudiants. Mais cette maison est immense, il y a de la place pour tout le monde.

Comme pour illustrer ses propos, une porte s'ouvre en grand, laissant passer un flot de jeunes qui s'éparpillent aussitôt. Ils doivent venir du sous-sol. Qu'y faisaient-ils ? Mystère.

— Rien ne t'empêche de t'amuser, insiste Stella.

Mon cerveau, lui, a déjà identifié *au moins* dix-sept bonnes raisons de partir d'ici.

Un crétin coiffé d'une casquette à l'envers passe devant moi en titubant et s'arrête devant la poubelle installée sous la fenêtre de la cuisine. Aussitôt, un jet répugnant jaillit de sa bouche.

Là, ça me fait dix-huit raisons.

Soit « rien », en langage Stella.

— Bon, d'accord, je maugrée. Par quoi on commence ?

— Par abandonner ton air dégoûté.

Je tente de sourire, mais Stella garde son air dubitatif.

— Un peu moins Frankenstein ? suggère-t-elle.

Cette fois, je souris franchement, malgré mon désespoir.

Je *veux* que ma vie change.

— On boit un verre ? je propose, espérant que l'alcool me transformera en créature rayonnante.

— Eh ! Tu apprends vite ! Maintenant, regarde... ajoute-t-elle en désignant la foule d'un air béat.

Là, je me demande ce qu'elle voit que je ne vois pas.

— Notre première fête étudiante, explique-t-elle. Tu te rends compte de la différence avec les soirées de terminale ?

Je n'ai jamais été fan des soirées où elle réussissait à me traîner, au Beane Ranch ou dans l'église abandonnée d'Oakcliff Road. Mais, à première vue, c'est pareil : bière à gogo, musique tonitruante...

Sauf, peut-être :

— Y a pas de moustiques, j'admets finalement. À part ça ?

— À part ça, ici, on a le choix, ma vieille..., réplique-t-elle en m'entraînant vers la cuisine, où un groupe de mecs stationne près des fûts de bière.

Mon sourire se crispe.

J'espère juste ne pas être obligée de passer un test de maladie vénérienne demain matin.

Chapitre 2

Dallas

La musique change. À présent, je reconnais une chanson qui passe sans cesse à la radio. Dans le salon, les danseurs hurlent de joie.

Stella, la main levée, braille les paroles en agitant les hanches, tandis que nous nous frayons un chemin vers la cuisine. J'ouvre la bouche pour chanter moi aussi, mais aucun son n'en sort, et pour cause : le plus beau mec que j'aie jamais vu est assis sur l'îlot de la cuisine.

Grand et athlétique, les yeux plissés dans un sourire, les cheveux blond foncé, décoiffés avec art. Il a l'air tout droit sorti d'un magazine.

Je détourne le regard mais, malgré moi, il revient se poser sur lui et nos yeux se rencontrent. Oups !

Je m'oblige à fixer n'importe quoi sauf lui. En vain.

Deux fois, trois fois.

Quatre fois.

Piégée, je ne détourne plus les yeux et il me dévisage carrément.

Alerte rouge ! Il faut absolument que je retrouve ma dignité !

Vite, je baisse la tête, mais c'est un milliard d'années trop tard. En plus, le fût de bière est à côté de lui et, pour me servir, je suis obligée de passer dans son champ de vision. Comment faire ? Y aller à quatre pattes ?

Oh, il me sourit !

Mon cœur s'emballe. Il a compris mon manège. Puis-je en déduire que je lui plais ?

Allô, Stella ? Je crois que j'ai eu raison de suivre ton Avertissement.

J'essaye de prendre une expression désinvolte. Problème : je ne sais jamais quoi faire de mes bras. D'instinct, je garde ma posture de danseuse, dos droit et tête haute. Dans cette marée d'individus avachis, on doit me repérer à un kilomètre à la ronde.

Je laisse pendre mes mains. Là, j'ai l'air débile. Je soupire quand un gobelet en plastique apparaît sous mon nez.

Je regarde la main qui le tient, au bout d'un bras musclé, puis le beau blond à qui elle appartient.

— Ça me déplaît toujours de voir une jolie fille en train d'attendre.

Je contemple le verre à moitié plein – le sien, donc – et hausse les épaules.

— Merci, mais ça ira.

Je ne suis quand même pas assez stupide pour accepter une boisson de la part d'un inconnu, même s'il est d'une beauté à couper le souffle.

Stella s'approche et agite ses sourcils parfaitement épilés comme pour me dire « une conquête ? Déjà ? ».

Impassible, je me dirige vers le fût de bière.

Beau Gosse se laisse glisser de son promontoir. Debout, il est vraiment très grand.

— Tu ne me fais pas confiance ? me demande-t-il.

Je devrais dire : « demande-t-il à mes jambes ». Il faut dire que ma minijupe est vraiment mini. Merci, Stella, d'avoir choisi mes vêtements pour la soirée !

— En fait, je ne te connais pas.

Il sourit et contemple à nouveau mes jambes. J'ai accepté de mettre cette jupe uniquement parce qu'elle a des poches et que je ne *peux* pas résister à une jupe avec des poches.

À présent, je regrette de ne pas avoir tenté de résister un peu plus.

— Eh bien, faisons connaissance, propose Beau Gosse.

Oups. Est-ce qu'il existe du Rustol pour les flirts ? Parce que je suis vraiment, *vraiment* rouillée. Et même si je m'étais entraînée non-stop durant mes années de lycée, je serais sûrement démunie devant un type aussi magnifique.

— Je m'appelle Dallas, je déclare en lui tendant la main.

Quelle idiote ! On ne se serre pas la main, dans les fêtes. Mais Beau Gosse a trouvé la parade : il s'incline pour me faire un baisemain. Il se moque de moi ?

— Silas, pour vous servir, murmure-t-il, les lèvres si près de mes doigts que je sens son souffle sur ma peau. Je crois au destin, nos prénoms se ressemblent.

Personne n'a jamais flirté aussi audacieusement avec moi. Impossible de penser d'une façon claire.

— Ravie de faire votre connaissance, je bredouille.

J'ai dû dire une énormité, parce qu'il éclate de rire et s'approche si près que, d'instinct, je recule d'un pas.

— Bon, alors, on y va ? lance-t-il en posant un bras sur mes épaules.

Il commence à m'entraîner, pressée contre son flanc, hors de la cuisine. « On y va » où ?

— Attends..., je marmonne. Ma copine...

— Elle se débrouille très bien toute seule.

Il se trompe. Ce n'est pas elle qui m'inquiète.

— Oui, oui ! Il a raison ! s'écrie Stella derrière moi.

Elle se tient rayonnante entre trois types comme si elle était dans son habitat naturel. Je lui envie sa belle assurance !

J'envie beaucoup de choses à Stella.

Dans le salon, la musique est assourdissante. Malgré moi, je me balance au rythme des percussions, puis je commence à paniquer quand je réalise que les gens dansent collé-serré. Il m'a fallu près d'un an pour arriver à bouger comme ça avec Levi. Franchement, il n'y a plus de secrets quand on est imbriqués l'un dans l'autre de cette façon.

Je ne veux plus d'une telle intimité. Trop dangereux.

Même si je reproche à mon père de me serrer la vis, au fond de moi je suis contente de pouvoir me servir de lui comme excuse pour ne plus souffrir.

Et, question excuse, je n'en vois qu'une pour me sauver, là, tout de suite :

— Les toilettes, je bafouille. Je... euh, il faut que j'aïlle... me repoudrer le nez.

Il me regarde comme si j'avais soudain volé la personnalité de ma grand-mère.

Je toussote, gênée. Il va sûrement prendre ses jambes à son cou... Décidément, je suis la reine des tartes ! Le roi étant probablement le type endormi sous la table du vestibule, le pouce enfoncé dans la bouche.

— C'est à l'étage, indique Silas. Après, on pourrait trouver un endroit tranquille, pour discuter.

Il trace des cercles sur mon épaule. Pour m'envoûter ? Vite, qu'est-ce que je pourrais dire pour qu'il me lâche ?

Que des bactéries me dévorent de l'intérieur ? Ça fait un peu trop film d'horreur... Que je sens venir une crise de malaria ? J'ignore si cette maladie existe au Texas, mais avec un peu de chance il aura peur de la contagion...

Coincée sous son épaule, je monte les marches comme un robot. Ma gorge se serre de plus en plus, si bien qu'en arrivant sur le palier j'ai l'impression d'avoir une enclume sur la glotte. Les deux filles qui se pâmaient devant Levi, tout à l'heure, sont encore dans l'escalier. Elles se redressent en nous voyant. L'une d'elles se recoiffe de la main et regarde tour à tour Silas et moi. La perplexité se peint sur son visage aux sourcils froncés et aux lèvres luisantes de gloss.

— Salut, Silas, lâche-t-elle dans un souffle.

Il se contente de répondre d'un simple sourire, ce qui semble la remplir de joie.

S'il te plaît, dis-moi que je n'ai pas l'air aussi pathétique.

L'étage est vide. Du moins en apparence. Il se passe sûrement des choses derrière toutes ces portes fermées. Mieux vaut ne pas y penser... Enfin, Silas s'arrête. Ouf, me voilà devant les toilettes. Du moins je l'espère.

Silas s'incline à nouveau devant moi d'un air ironique :

— Vous voilà rendue, mademoiselle.

Je m'engouffre dans la pièce comme si j'avais le diable à mes trousses et tire le verrou. On n'est jamais trop prudente.

Pendant de longues minutes, je reste adossée à la porte, histoire de recouvrer mes esprits.

Je déteste rencontrer des inconnus. J'en ai pourtant l'habitude, avec tous ces déménagements. Mais je n'ai jamais trouvé cela facile.

*Composé par Nord Compo Multimédia
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq*

Achévé d'imprimer en mai 2016
par Normandie Roto Impression s.a.s. à Lonrai
Dépôt légal : juin 2016
N° 131622-1 (000000)

Imprimé en France

